Mechtild Gilzmer, *Mémoires de pierre. Les monuments commémoratifs en France après 1944*

Paris, Éd. Autrement, coll. Mémoires/Histoire, trad. de l'allemand par O. Demange, 2009

Anthony Michel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2794>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2794

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 324-326

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Anthony Michel, « Mechtild Gilzmer, *Mémoires de pierre. Les monuments commémoratifs en France après 1944* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2794> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2794>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Mechtild Gilzmer, *Mémoires de pierre. Les monuments commémoratifs en France après 1944*

Paris, Éd. Autrement, coll. Mémoires/Histoire, trad. de l'allemand par O. Demange, 2009

Anthony Michel

RÉFÉRENCE

Mechtild Gilzmer, *Mémoires de pierre. Les monuments commémoratifs en France après 1944*, Paris, Éd. Autrement, coll. Mémoires/Histoire, trad. de l'allemand par O. Demange, 2009, 271 p.

- 1 Dans cet ouvrage, l'objectif de Mechtild Gilzmer est affiché dès les premières pages : retracer les différentes phases de la construction de monuments commémoratifs de 1944 à 1995 en exposant les fondements législatifs en désignant les acteurs chargés de l'application de cette politique et en décrivant les conditions institutionnelles ou matérielles de celle-ci. L'auteure s'attache à étudier le processus de production et de réception du vecteur de souvenir et de mémoire, et de l'édification d'un monument commémoratif et d'hommage aux morts après la guerre, soit quel souvenir s'impose à tel moment. Ainsi la méthode se répète-t-elle tout au long du livre – dont la plus grande partie est consacrée à la Résistance, le reste concerne les martyrs de la nation et les victimes de la Shoah – et suit le schéma suivant : chronologie du cheminement du projet de construction à sa réalisation (production), reconstitution des intentions des initiateurs, explication des raisons qui ont conduit à l'acceptation ou au refus de tel ou tel mémorial, description des concepts de monuments (produit) qui ont pu s'imposer et analyse des expressions iconographiques (réception).
- 2 Pour situer l'intérêt de l'analyse, on rappelle qu'un « monument est à la fois un outil mémoriel au service de ceux qui l'utilisent et un reflet de l'idéologie dominante dans

laquelle il s'inscrit » (p. 5). Par exemple, la mention « Mort pour la France » traduit une volonté d'utiliser politiquement une ou plusieurs catégories de ces personnes. D'ailleurs, le général de Gaulle s'en servira pour qualifier l'activité des résistants alors qu'à d'autres périodes politico-historiques, cela montrera la passivité des déportés. De plus, les résistants étrangers et les Juifs déportés comme tels étaient à l'origine exclus de cette qualification. On voit ainsi que les entreprises mémorielles divergent en fonction du pouvoir politique en place et qu'il y a une véritable « utilisation politique et idéologique de la mémoire de pierre » (p. 9). Chaque monument fait l'objet d'un tri, d'un classement et peut de ce fait être laissé « en plan » avec les intérêts mémoriels qu'il comporte. Certains lieux de mémoire ne sont aussi « tout simplement pas vus » (p. 14), mais est-ce volontaire ou non ? En tout cas, pour Jan Assmann, « le passé est une création culturelle » (p. 16) et le message du monument est sélectif en fonction du groupe de personnes commémoré et de la période d'édification. Le monument reste la seule forme de mémoire culturelle à occuper l'espace public. Selon l'auteure, ils sont considérés comme « l'instrument de pouvoir le plus à même d'ancrer la réalité souhaitée, par l'image et pour l'éternité » (p. 19). À partir de 1947, tous les monuments contenant une représentation figurée devaient être présentés pour avis à la commission centrale des monuments commémoratifs. Mais parfois, ce ne fut pas le cas, ce qui fera apparaître des divergences sur les intérêts mémoriels.

- 3 La tragédie de la Seconde Guerre mondiale fut telle que le nombre précis de morts est impossible à quantifier. C'est pourquoi de grands monuments à leur mémoire ont été érigés, comme la tombe du Soldat Inconnu. Un bref rappel historique montre la continuité de l'emprise étatique sur le contrôle et l'édification des monuments, même si certains d'entre eux n'ont jamais été reconnus officiellement. Ainsi la mémoire des morts de 1939-1940 est-elle parfois associée à celle des résistants – le monument aux morts auquel s'ajoute la Croix de Lorraine par exemple – ou totalement refoulée. Il en va de même pour une distinction explicite des personnes déportées. Seule une liste de noms à consonance juive peut être présente, l'appartenance religieuse étant implicite. L'auteure explique alors que « la diversité des témoignages de pierre reflète une vision de l'histoire extrêmement variée et parfois contradictoire, qui fait l'objet d'interprétations diverses » (p. 52). De ce fait, certains monuments tel le mémorial monumental de la Résistance de Chasseneuil en Charente, transmue la défaite de 1940 en victoire et représente les résistants français comme les vainqueurs du conflit.
- 4 Une grande partie de l'ouvrage est consacrée au général de Gaulle qui se sert de la Seconde Guerre mondiale – par l'intermédiaire des lieux, des monuments et des symboles – comme d'un instrument de légitimation de sa personne et de sa politique, dans le but « de ne pas la laisser à la société civile » (p. 108). Le Mont-Valérien en est un exemple phare. De plus, Mechtild Gilzmer évoque les martyrs de la nation comme une autre mémoire nationale. Avec le mythe de la Résistance, « ils constituent les deux faces d'une même médaille, dans la mesure où ils permettent de forger une identité nationale positive » (p. 129). Les deux monuments associés sont celui sur l'île de la Cité à Paris et le Struthof en Alsace, construits respectivement en 1962 et en 1960. Le premier n'est destiné qu'au seul sous-groupe des résistants déportés. Autrement dit, les victimes juives de la déportation sont oubliées ou passées sous silence. Le second, dont l'initiative a été prise par des résistants déportés survivants, présente un paradoxe : on a aménagé un cimetière en ce lieu où l'on ne pouvait enterrer que les cendres et non les dépouilles identifiables des détenus morts sur place. La vision réductionniste assimilant la déportation à la Résistance, avec l'ignorance du martyr juif, débouchera sur la

création d'une journée nationale – le dernier dimanche du mois d'avril – du souvenir des victimes et des héros de la déportation. Tout comme le général de Gaulle, François Mitterrand avait le sens de la mise en scène, de la mobilisation et de l'instrumentalisation. Dans les années 90, il fait ériger des monuments pour les résistants étrangers et les victimes juives pour célébrer des sentiments patriotiques et la grandeur de la nation française. En exemples, le monument des Sentinelles de la mémoire à Besançon le 28 septembre 1993, le mémorial de la déportation des juifs de France, sur lequel est inscrit le nom de tous les Juifs déportés de France et le mémorial du Vel' d'Hiv' en 1994. Dans le même dessein, une journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'État français sera instaurée le 16 juillet.

- 5 Par la suite, l'auteure constate que les trois grands monuments nationaux à la mémoire de la Résistance ont tous fait l'objet de transformations au tournant du XXI^e siècle. De ce fait, elle les reprend pour y développer leur mutation en lieu pédagogique. Un centre d'informations et un dispositif muséographique ont pris place sur le Mont-Valérien. Sur l'île de la Cité, c'est délibérément que l'on a décidé – pour insister sur l'aspect moral – « de ne pas rectifier l'inscription erronée figurant sur le monument, et au contraire, de la conserver pour témoigner de la vision de l'histoire en vigueur au moment de la création du monument » (p. 195). Quant au Struthof, l'évolution de la présentation muséologique a fait place aux expérimentations effectuées sur les victimes juives. De plus en plus, la priorité est de transmettre un message à la génération suivante modifiant le rôle et la forme donnés aux lieux de mémoire. Mechtild Gilzmer rappelle que les sites sont enrichis de nouvelles notices explicatives, d'expositions et d'autres moyens d'expression afin d'apporter des informations et des explications complètes. Ainsi le monument lui-même « se transforme en objet de réflexion et de représentation historiques » (p. 198).
- 6 La dernière partie de l'ouvrage concerne l'analyse iconique qui a pour objectif de rattacher « certaines caractéristiques structurelles frappantes de la symbolique des monuments aux conditions historiques, politiques et mentales de leur construction » (p. 199). Un monument comporte plusieurs vecteurs comme son socle, son relief, ses inscriptions mais aussi des ornements, des éléments scripturaux (poème), des formes imagées (le « V » de Victoire) ou encore des sculptures. L'analyse des monuments met en confrontation les éléments extérieurs de celui-ci, le message délivré et sa perception par le public. Il faut ainsi prendre en compte l'aspect socio-historique du contexte dans lequel évoluent le monument et les pratiques sociales de ceux qui communiquent par le biais du monument. Par exemple, la représentation héroïque et pompeuse du soldat ou du maquisard constitue un motif figurant fréquent ; cela faisant écho à la figure du poilu. Pour illustrer le deuil, on trouve une mère patrie qui tient plusieurs fils sacrifiés dans ses bras. La représentation de la Marianne – l'allégorie féminine parle au citoyen – représente la légitimité et l'identité de la nation. Mais en règle générale, « les monuments qui évoquent des événements précis et qui sont érigés sur le lieu même de l'événement recourent souvent à des représentations concrètes de figures masculines qu'il s'agisse de héros ou de martyrs » (p. 224). En parallèle, la forme esthétique des monuments évolue vers l'abstraction avec l'apposition de plaques explicatives, « la force du mot remplaçant la puissance du symbole » (p. 248).
- 7 Dans sa conclusion, Mechtild Gilzmer retrace l'historique de son étude et de l'ouvrage avec une dimension politique toujours en tension. Elle remarque que l'on est passé de

l'expérience historique à son interprétation par le culte des morts, avec lequel on a imposé la Résistance comme contributrice de la libération de la France. Si on peut apprécier la chronologie utilisée (les initiateurs, le contexte socio-historique, les enjeux politiques et les symboles) pour chaque édifice analysé, accompagnée d'une photographie, dans le but de comprendre les évolutions socio-politico-historiques de l'édification de monuments commémoratifs ; ces explications entraînent par moment un certain trop-plein d'informations – redondantes qui plus est – surtout lorsque l'auteure évoque la transformation à caractère pédagogique des trois grands monuments nationaux.

AUTEURS

ANTHONY MICHEL

CREM, université Paul Verlaine-Metz
michelanthony@yahoo.fr